
M A N U S C R I T

FOXFINDER

de Dawn King

traduit de l'anglais par Séverine Magois

cote : ANG25D1397

année d'écriture de la pièce : 2011
année de traduction de la pièce : 2025



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

PERSONNAGES :

William Bloor, *un foxfinder (chasseur de renards), dix-neuf ans*

Samuel Covey, *un fermier, proche de la quarantaine*

Judith Covey, *sa femme, séduisante, petite trentaine*

Sarah Box, *une voisine, petite trentaine*

La pièce est représentée par Berlin Associates Ltd, Londres.

1.

Une ferme, la cuisine. Aménagement rudimentaire, d'une propreté scrupuleuse. Samuel et Judith sont assis à la table. Tous les deux ont revêtu leurs plus beaux habits – des vêtements soignés et sobres, intemporels. Dehors, il pleut à verse.

SAMUEL.– Suis monté tout là-haut ce matin. Je crois bien que la moitié du blé est fichue.

JUDITH.– Il pourrait s'en remettre.

SAMUEL.– Pas si ce temps se maintient.

Pause.

Et le champ côté est, le long de la clôture... semailles gâchées, ça a été. On dirait une tourbière.

JUDITH.– On pourrait en tirer quelque chose. Mieux que rien.

SAMUEL.– J'ai planté trop tôt. Ça tu peux le dire.

JUDITH.– On ne sait pas encore, si ? La pluie pourrait s'arrêter demain.

Pause.

Il y a une bonne récolte de poireaux qui s'annonce.

SAMUEL.– Hum. Bonne, je dirais pas.

Pause. La pluie bat contre les fenêtres.

T'entends ça. C'est crétin de voyager un jour pareil.

JUDITH.– Il sera trempé. Et gelé.

SAMUEL.– Oui.

Pause.

Remontre voir la lettre.

Judith lui tend une lettre. Samuel la prend. La regarde.

Une belle écriture qu'il a. Très chic.

JUDITH.— C'est un honneur d'en loger un chez soi. Tout le monde le dit.

SAMUEL.— Hum. « Enquêter sur la région ». Ça veut dire quoi ?

JUDITH.— Je ne sais pas.

Pause.

SAMUEL.— Je vois pas pourquoi faut que ça tombe sur nous.

JUDITH.— C'est pas précisé.

SAMUEL.— Y en a des tas d'autres qu'ont plus de place. Dans la « région ».

JUDITH.— Oui, mais il —

SAMUEL.— Il ferait mieux de loger dans la grande maison.

JUDITH.— Il a demandé à loger ici.

SAMUEL.— Oui. Demandé.

Pause.

S'il se passait quelque chose, sur nos terres, je le saurais. Je connais donc pas mes propres terres ? Je suis dehors à toute heure du jour et de la nuit et j'ai rien vu. T'as rien vu. Les gars ont rien vu. Il n'y a rien.

JUDITH.— Ils sont malins. Ils se cachent, c'est ce que disent les gens.

SAMUEL.— Je saurais.

Judith hoche la tête. Pause.

Il aura entendu quelque chose. Je vois que ça.

JUDITH.— Quoi ?

SAMUEL.— Quelqu'un est allé raconter des histoires, je parie.

JUDITH.— Ne dis pas ça. Qui ferait ça ?

SAMUEL.— Pourrait être n'importe qui.

Judith est visiblement inquiète.

JUDITH.— Non. Ça peut pas être ça.

SAMUEL.— Je lui demanderai quand il arrivera.

JUDITH.— Je te défends bien ! Si quelqu'un a parlé, tu ne feras qu'empirer les choses !

Pause.

SAMUEL.— Très bien. Qu'il perde son temps à courir après des rumeurs. Je dirai rien.

Pause.

JUDITH.— Il est quelle heure ?

SAMUEL.— Vingt. Il est en retard.

JUDITH.— Il sera bientôt là.

SAMUEL.— Tu disais déjà ça y a une heure.

JUDITH.— Les routes sont peut-être inondées.

SAMUEL.— Oui, faut croire. Et le pont sera hors d'usage dans pas longtemps.

JUDITH.— Ça sent pas bon Sam, va falloir que tu partes le chercher.

SAMUEL.— J'irai pas. J'ai des bêtes à nourrir. Elles attendront pas.

JUDITH.— Et s'il s'est perdu ?

SAMUEL.— Alors il viendra pas. Je vais pouvoir m'y remettre.

Il se lève.

JUDITH.— Tu vas pas me laisser le rencontrer toute seule !

SAMUEL.— D'accord.

Il se rassied.

JUDITH.— Quand il arrivera, s’agira pas d’être grossier avec lui. Sois poli. Promets-le-moi.

SAMUEL.— Il faudra qu’il nous prenne comme il nous trouve, non ?

JUDITH.— Sam !

On frappe à la porte. Judith se lève d’un bond.

C’est lui.

Elle hésite.

SAMUEL.— Va ouvrir alors.

JUDITH.— Je peux pas.

Samuel va ouvrir. William se tient là. Il est vêtu d’un grand manteau noir et coiffé d’un chapeau à larges bords. Il porte de lourds bagages.

SAMUEL.— William Bloor, c’est ça ?

WILLIAM.— Oui.

SAMUEL.— Sam Covey. Entrez donc.

William sourit, l’air contrit.

WILLIAM.— Pas encore.

SAMUEL.— Ah.

WILLIAM.— La maîtresse des lieux est-elle présente ?

SAMUEL.— Judith !

Judith va à la porte.

WILLIAM.— Vous êtes bien Judith Covey, madame ?

JUDITH.— Oui, c’est ça.

Elle tend la main.

Entrez donc. Vous devez être gelé !

WILLIAM.– Et vous êtes Samuel Covey, monsieur.

SAMUEL.– Lui-même. Comme j'ai dit.

WILLIAM.– Auriez-vous une pièce d'identité ?

SAMUEL.– Pardon ?

WILLIAM.– J'ai besoin de voir une pièce d'identité. Pour l'un comme pour l'autre. S'il vous plaît.

Judith laisse retomber sa main.

JUDITH.– Euh.

Elle va jusqu'à un bahut où elle se met à fourrager. William reste sous la pluie, ses bagages à la main.

SAMUEL.– Drôle de façon de saluer les gens.

WILLIAM.– Je suis désolé, mais vous pourriez être n'importe qui.

SAMUEL.– Vous croyez qu'on a genre balancé les vrais Covey au fond du puits ?

WILLIAM.– Je ne sais pas. Est-ce le cas ?

Judith lui montre des papiers. Il opine de la tête. Il finit par entrer et pose ses bagages à terre.

Il faudra m'excuser si je vous ai paru grossier. Judith.

Il lui tend la main. Elle la lui serre. Il sourit.

Samuel.

Samuel serre à son tour la main qu'il lui tend.

Merci de bien vouloir m'héberger. Nous apprécions votre aide en la matière.

Pause.

JUDITH.— C'est pas un souci. On est contents de vous recevoir. On n'a pas beaucoup de visites. Je vais mettre la bouilloire à chauffer.

WILLIAM.— Si vous voulez bien, je vais d'abord ranger mes bagages.

JUDITH.— Ah. Oui. La chambre est toute petite, je regrette.

WILLIAM.— Je suis sûr qu'elle sera plus que convenable.

Samuel se penche pour prendre ses bagages.

Non, laissez, je vais les prendre, si vous voulez bien.

Samuel recule.

JUDITH.— C'est par là.

Judith sort. William empoigne ses bagages, fait un signe de tête à Samuel, et la suit.

2.

William, désormais vêtu d'une chemise toute simple, d'un gilet et d'un pantalon noirs, est assis à la table avec Judith et Samuel. Devant lui, les reliefs d'un repas fait de soupe et de pain.

WILLIAM.— Merci. C'était délicieux.

JUDITH.— Voudriez-vous finir sur un verre de cidre ? Ou de la bière peut-être ?

WILLIAM.— Non —

JUDITH.— Ou un thé ? Un café ?

WILLIAM.— — merci. Non.

JUDITH.— Je vais vous débarrasser.

Elle se lève et débarrasse l'assiette et le bol de William. William balaie de la main les miettes éparpillées. Il sort un carnet et déplie une carte sur la table. Samuel l'observe.

WILLIAM.– J'ai juste besoin de vous poser quelques questions.

SAMUEL.– Là, maintenant ? Ça peut donc pas attendre demain matin ?

WILLIAM.– Ça ne sera pas long.

Judith se rassied.

La ferme fait bien vingt-cinq hectares ?

SAMUEL.– C'est ça.

William prend une note.

WILLIAM.– Et quel genre d'animaux avez-vous par ici ?

JUDITH.– Vous voulez dire... parce que nous, on n'en a pas vu un seul.

WILLIAM.– Je veux simplement dire, quel genre d'animaux y a-t-il à la ferme ?

SAMUEL.– Deux-trois vaches, deux-trois cochons, quelques poules. C'est tout.

WILLIAM.– Donc plutôt une ferme maraîchère.

SAMUEL.– Oui.

WILLIAM.– Et des animaux domestiques ?

JUDITH.– On avait un chat mais il s'est sauvé.

William prend une note.

Est-ce que ça compte ?

WILLIAM.– La disparition d'un chat en tant qu'incident isolé ne compte pas.

JUDITH.– ... Ah.

WILLIAM.– C'est arrivé quand ?

JUDITH.– En mars.

William pointe le doigt sur la carte.

WILLIAM.– C'est la ligne de démarcation que nous avons pour votre propriété. C'est exact ?

SAMUEL.– Euh. Ça y ressemble.

WILLIAM.– C'est exact ?

SAMUEL.– Oui.

WILLIAM.– Et ces terres, là, appartiennent à David Johnson, monsieur.

SAMUEL.– Oui.

WILLIAM.– Et celles-ci à Abraham Box, monsieur.

SAMUEL.– C'est déjà dit sur la carte.

WILLIAM.– Je vérifie mes données. Et ça, c'est quoi ?

JUDITH.– Ça, c'est les bois.

WILLIAM.– Les bois ? Des arbres adultes, de jeunes arbres... des arbustes ?

SAMUEL.– Ah... oui.

WILLIAM.– Lesquels ?

SAMUEL.– Les deux.

WILLIAM.– Pardon ?

SAMUEL.– Les trois, je veux dire.

WILLIAM.– Et ça appartient à qui ?

SAMUEL.– Ben. À personne.

William prend des notes.

WILLIAM.– Avez-vous vu des faisans sur votre propriété ?

SAMUEL.– Oui. Johnson en élève, pour la chasse. Ils volent au-dessus de la clôture.

WILLIAM.– Et des cerfs. Avez-vous vu des cerfs sur votre propriété ?

SAMUEL.– Ah...

JUDITH.– Non, pas très souvent.

WILLIAM.– Votre réponse est donc oui ?

JUDITH.– Oui.

WILLIAM.– Des canards. Avez-vous vu des canards, soit en plein vol, soit au sol ?

JUDITH.– Euh...

SAMUEL.– Non.

WILLIAM.– Vous n'avez jamais vu de canards par ici ?

SAMUEL.– Des canards on en voit, mais on n'a pas de canards ici.

WILLIAM.– La réponse est donc oui. Vous avez vu des canards. En plein vol, ou au sol ?

Samuel tourne la tête, agacé.

JUDITH.– Les deux.

WILLIAM.– Avez-vous vu davantage de canards qui volaient ou davantage de canards qui marchaient, d'une manière générale ?

JUDITH.– Euh. Qui volaient.

William prend des notes.

WILLIAM.– Des blaireaux ?

SAMUEL.– Oui. Depuis trente-sept ans que je vis ici, j'ai vu un blaireau.

WILLIAM.– Samuel, ces questions, c'est simplement pour m'aider à me faire une idée du problème qui se pose ici.

SAMUEL.— Il n’y a aucun problème ici.

WILLIAM.— J’espère sincèrement que non. Maintenant, pourriez-vous tous les deux je vous prie bien réfléchir avant de répondre à la question suivante. Diriez-vous que la fréquence à laquelle vous avez vu ces oiseaux ou ces animaux — faisan, cerf, canard, blaireau — a été plus élevée ou moins élevée ces douze derniers mois ?

Ils réfléchissent.

SAMUEL.— Pareille. Ni plus, ni moins.

Judith acquiesce de la tête. William prend une note.

WILLIAM.— Voilà qui est très utile. Merci.

JUDITH.— Vous n’allez rien nous demander... pour...

WILLIAM.— Non.

Longue pause. Il regarde la carte, ainsi que ses notes.

Samuel, d’après mes notes, la ferme ne sera pas en mesure d’atteindre son quota cette année.

Samuel se rembrunit.

SAMUEL.— Non.

WILLIAM.— Pour le moment, vous n’avez pas produit les deux tiers de ce que vous aviez produit l’an dernier.

JUDITH.— Ça ne peut pas être mauvais à ce point.

WILLIAM.— Regardez les chiffres.

JUDITH.— On se rattrapera avec la récolte de l’hiver.

WILLIAM.— Franchement, c’est impossible.

SAMUEL.— C’est pour ça que vous êtes venu.

WILLIAM.— Je suis là pour vous aider.

SAMUEL.— Hmm.

WILLIAM.— Nous prenons très au sérieux la sécurité alimentaire de l'Angleterre. La marge d'erreur est étroite. Si une ferme est à la traîne, une autre doit combler le manque à gagner. Ou les gens crieront famine.

SAMUEL.— Ça on sait.

WILLIAM.— Et un pays marche sur son estomac, Samuel. Sans nourriture, nous sommes sans défense. Prêtant le flanc aux exactions de n'importe quelle puissance étrangère.

SAMUEL.— Celle de Abe aussi est à la traîne.

WILLIAM.— Abraham Box ne remplira pas son quota ?

Il feuillette ses notes. Judith lance à Samuel un regard de mise en garde.

La ferme des Box est presque en ligne avec ses objectifs. Êtes-vous en train de dire que cet hiver leur récolte sera maigre ?

SAMUEL.— La moitié de leurs champs sont sous l'eau. Vous espérez quoi ?

WILLIAM.— L'Angleterre espère que chaque citoyen fera son devoir.

JUDITH.— Oui, bien sûr.

WILLIAM.— Et vos autres voisins ? Savez-vous quoi que ce soit sur eux ?

SAMUEL.— Mon arrière-grand-père a bâti cette ferme. C'est dit, ça, dans vos notes ?

WILLIAM.— Oui. Un héritage impressionnant. Savez-vous quoi que ce soit sur —

JUDITH.— Ne nous prenez pas notre ferme.

SAMUEL.— Jude, tais-toi.

JUDITH.— On a eu une mauvaise année. Les inondations. Et le mildiou. Et... notre fils.

WILLIAM.— Votre fils ?

JUDITH.— Il est mort.

Pause. William consulte ses notes.

WILLIAM.– Votre fils Daniel, âgé de quatre ans ?

JUDITH.– Oui.

WILLIAM.– Vous ne nous en avez pas avisés.

JUDITH.– Je. Non. Je suis désolée. On... on a oublié.

WILLIAM.– Je vois.

JUDITH.– C'était une sale période.

WILLIAM.– Mes plus sincères condoléances.

JUDITH.– Merci.

WILLIAM.– Et vous n'avez pas d'autres enfants.

JUDITH.– Non.

Samuel se lève.

SAMUEL.– Faut que j'aille fermer les bêtes. Il est tard.

WILLIAM.– Je sais que c'est difficile mais je dois poser la question. Quand Daniel est-il mort ?

JUDITH.– En mars.

Samuel quitte la pièce.

WILLIAM.– Et... comment ?

JUDITH.– Un accident.

William prend des notes.

Monsieur Bloor... je...

WILLIAM.– Appelez-moi William.

JUDITH.– William. Mon mari... il a été malade. Il...

WILLIAM.– Malade ? Je suis navré de l'apprendre. Quel genre de maladie ?

Judith se rembrunit.

JUDITH.– Sam va bien maintenant. On va bien.

WILLIAM.– Judith, cette ferme a tout ce qu'il faut en termes de bras, de terres et d'équipements. Et pourtant, vous n'avez pas réussi à respecter les objectifs qu'on vous avait fixés. La question que nous devons nous poser est « Pourquoi ? ».

JUDITH.– La malchance.

WILLIAM.– Ça n'existe pas.

Judith ne sait quoi répondre.

Ma présence ici vous met mal à l'aise. Vous voulez manifestement que je m'en aille.

JUDITH.– Non non, je...

WILLIAM.– Auriez-vous quelque chose à confesser ?

Judith est effarée.

JUDITH.– Non ! Je voulais juste dire. Que. Sam a besoin de calme et... j'aimerais que vous en finissiez au plus vite, pour son bien, c'est tout ce que je voulais dire.

WILLIAM.– Et pour son bien, pour votre bien, et le bien de notre pays, je ferai mon travail. C'est clair ?

Judith hoche la tête.

Maintenant, dites-moi, quand Samuel est-il tombé malade ?

JUDITH.– En mars.

William prend une note.

WILLIAM.– Et ses symptômes ?

JUDITH.– C'était la grippe. Une mauvaise grippe. Qui l'a rendu faible comme un chaton. Il n'a pas pu travailler pendant des semaines.

William regarde Judith. Elle ment et il le sait.

WILLIAM.– Je vois.

Il prend d'autres notes. Judith se tient là, de plus en plus mal à l'aise.

Il finit par relever la tête.

Merci Judith. Tout cela m'a donné de quoi réfléchir.

Ainsi congédiée, Judith s'en va.

3.

La chambre de Samuel et Judith. Samuel est assis sur le lit, les yeux perdus dans le vague.

Judith entre. Elle s'assied sur le lit.

JUDITH.– Sam ?

Pause.

SAMUEL.– Il est là parce qu'on est à la traîne.

JUDITH.– Il n'a pas dit ça.

SAMUEL.– Il est là parce qu'on est à la traîne. Et on est à la traîne à cause de moi.

JUDITH.– C'était pas de ta faute.

SAMUEL.– Tu n'aurais jamais dû m'épouser.

JUDITH.– Sam, arrête.

Pause.

On s'en sortira. Ils ne vont pas nous prendre la ferme à cause d'une mauvaise année.

SAMUEL.— Ils ont pris celle de Billy Gunn et l'ont donnée à Johnson.

JUDITH.— Ça, c'est différent. Il était vieux. Et... il n'avait pas d'héritier.

SAMUEL.— Certes.

Pause. Judith lui prend la main.

JUDITH.— Sam, le moyen le plus rapide de nous débarrasser de lui, c'est de répondre à toutes ses questions et lui montrer qu'ici, rien ne cloche.

SAMUEL.— Hmm.

JUDITH.— Une fois qu'il sera parti, on pourra penser à l'avenir. L'année prochaine sera meilleure.

SAMUEL.— Elle pourrait difficilement être pire.

Elle l'entoure de ses bras.

JUDITH.— On s'en sortira, tu verras.

Il hoche la tête.

SAMUEL.— Je ne te mérite pas.

JUDITH.— Ne sois pas idiot.

Elle l'embrasse. Il l'embrasse en retour. Elle se serre contre lui, essayant de mettre plus de passion dans ce baiser. Il se dégage doucement.

SAMUEL.— Je... il est tard.

Judith hoche la tête, résignée. Ils se préparent pour la nuit.

William est dans la chambre d'amis, de l'autre côté du mur.

Son manteau de voyage est pendu au dos de l'armoire, dégoulinant. Ses bagages sont posés au pied du lit à une place.